Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

20-21 | 2021

Les mots du genre

Les marqueurs du genre : du Moyen Âge à nos jours

Chloé Tardivel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/elh/2886>

DOI : 10.4000/elh.2886

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2021

Pagination : 179-181

ISBN : 978-2-271-13843-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Chloé Tardivel, « Les marqueurs du genre : du Moyen Âge à nos jours », *Écrire l'histoire* [En ligne], 20-21 | 2021, mis en ligne le 01 septembre 2021, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/elh/2886> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.2886>

Ce document a été généré automatiquement le 5 décembre 2022.

Tous droits réservés

Les marqueurs du genre : du Moyen Âge à nos jours

Chloé Tardivel

RÉFÉRENCE

Dire le genre. Avec les mots, avec le corps, Christine Bard (dir.), Frédérique Le Nan (dir.), Éliane Viennot (post.), CNRS Éditions, 304 p., 2019.

- 1 Dirigé par Christine Bard et Frédérique Le Nan, *Dire le genre. Avec les mots, avec le corps* étudie les « marques du genre » (linguistiques, gestuelles, posturales, vestimentaires) dans les sociétés occidentales du Moyen Âge à nos jours¹. Réunissant les textes d'une photographe-vidéaste et de douze universitaires formés en histoire, géographie, sociologie, littérature et linguistique, il s'intéresse aux liens complexes entre genre, langage et corps et propose une réflexion critique sur des sujets d'actualité, parfois brûlants en France, comme l'écriture inclusive ou la transidentité. La postface de l'historienne de la littérature Éliane Viennot en faveur de la démasculinisation de la langue française reflète le ton et l'ambition de l'ouvrage². Il ne s'agit pas seulement de montrer que les marques du genre, passées et actuelles, engendrent une vision du monde androcentrique et discriminante mais aussi, et surtout, d'explorer ses « brèches » afin de mettre « sur la piste du changement historique » (p. 26).
- 2 L'introduction retrace l'historicité du concept de genre, ses enjeux et les dynamiques de recherches actuelles en faisant référence à une bibliographie récente produite en langue française. Dialoguant avec d'hypothétiques détracteurs, les coordinatrices prennent soin de réfuter la soi-disant naturalité et immuabilité du régime de genre contemporain (binaire et asymétrique) qui façonne le langage verbal autant que le langage du corps sur la voie du sexisme. Elles inscrivent, ainsi, la démarche scientifique dans une approche critique du genre, nourrie de la pensée *queer*, notamment des travaux de Monique Wittig et ceux de Judith Butler sur la performance³. « Quoi qu'on en dise, nos gestes et nos mots sont genrés » (p. 10), c'est-à-dire construits socialement

et incorporés inconsciemment pour créer du genre. Par conséquent, en prenant conscience de ses mécanismes de fabrique, il est possible de contourner, d'échapper voire d'annihiler son pouvoir normatif.

- 3 Les quatre premières contributions témoignent du tournant sexiste des langues romanes à partir du XVII^e siècle. Sans nier que la langue d'oïl ait pu injurier (la prostituée) voire taire des « états » au féminin (l'amour lesbien), Frédérique Le Nan montre son caractère inclusif et sa facilité à dire l'activité créatrice des femmes à égalité avec celle des hommes (« escriptvaine », « autrice »). Myriam Dufour-Maître renchérit en montrant sa capacité à la louer (« clères dames », « dames illustres »), rendant plus artificielle et politique la stigmatisation puis l'exclusion dont les écrivaines des époques ultérieures sont victimes (« précieuses », « bas-bleus »). Un détour vers l'anglais et l'espagnol contemporains rend compte des dommages provoqués par ce forçage grammatical, qui a ancré dans les mentalités la croyance d'un masculin dit générique ou universel. Comment, dès lors, traduire en français une langue qui bénéficie du neutre et en joue comme ressource poétique ? Comment exprimer la mixité d'un groupe de personnes sans marginaliser le féminin, voire produire un genre non marqué ? Sans écarter les obstacles à la généralisation de telles pratiques (linguistiques, institutionnels), Pascale Denance prône l'usage des constructions épiciques en français pour marquer l'indifférencié, tandis que Sandra Contamina met en avant l'alternative de l'arobase développée par les internautes castillans pour représenter la pluralité des identités de genre (profesor@s, autor@s).
- 4 Si ces exemples invitent à un usage autre de la langue, plus égalitaire, les trois articles suivants montrent toutefois le poids des normes de genre traditionnelles dans la construction quotidienne des discours privés et publics : les hommes se sentent moins autorisés à raconter l'intimité du moment présent (Marie-Laure Déroff), alors que les députées légitiment leur candidature en mettant en avant une identité politique conforme à la féminité dominante (Magali Guaresi⁴). Dans les sociétés hétéronormées, l'inversion des normes de genre est vue comme stigmatisante. Les Marocaines pauvres de milieu rural qui viennent travailler en Espagne pour la cueillette saisonnière des fraises sont catégorisées par leur communauté comme des « mauvaises mères et épouses », voire des « femmes faciles » lorsqu'elles délaissent la *djellaba* pour le jean (Chadia Arab). Christine Bard décode d'ailleurs le langage genré du vêtement en mettant l'accent sur une histoire faite de conformisme et de luttes pour s'interroger, finalement, sur la possibilité de dépasser le binarisme genré par le vêtement. Le mouvement naturiste, dans ses premiers temps, a par exemple représenté une tentative de redéfinition des normes de genre en vigueur (« tous nus donc tous égaux ») mais tend depuis les années 1970 à une érotisation du nu, donc à une resexualisation des corps (Emmanuel Jaurand).
- 5 Les quatre derniers articles, enfin, reviennent sur des expérimentations artistiques questionnant le corps genré. Pauline Boivineau montre dans sa thèse que la danse contemporaine, née après 1968, « s'offre comme l'espace des possibles et surtout du non-conditionnement des corps et des êtres » (p. 221), ouvrant une gamme de pratiques allant de l'hyperféminisation à la neutralisation. Par ses photographies, Caroline Parola s'amuse à déstabiliser notre regard hétéronormé, conditionné à voir du masculin et du féminin sur les corps, ou bien donne à entendre par son film *Retour au pays* la voix de personnes qui se définissent en dehors des assignations traditionnelles de genre. Floris Taton revient, dans sa contribution, sur le travail performatif des artistes féministes

Adrian Piper et Eleanor Antin qui, dans les années 1970, jouent les corps et les attitudes masculines stéréotypées pour mieux dénoncer la société patriarcale. Émilie Lehours présente, quant à elle, des femmes artistes d'époques différentes (xvii^e et xx^e siècles) qui, en se travestissant, en se scarifiant ou en mettant en scène l'automutilation, se réapproprient un corps féminin politisé par la société.

- 6 L'ouvrage réussit son double pari, à savoir interroger la pertinence des marqueurs de genre traditionnels pour rendre compte du réel et donner des outils de réflexion lorsque ceux-ci entravent l'expression de l'identité singulière des individus. On pourrait lui reprocher des répétitions autour de la masculinisation de la langue française, mais cette insistance témoigne certainement de l'urgence de la situation pour mettre fin à des usages langagiers discriminants qui conditionnent les représentations collectives. Sa lecture demeure stimulante, appuyée, en outre, par de nombreux témoignages, photographies, tableaux et graphiques qui donnent à entendre et à voir les marqueurs de genre dont il est question. Il faut noter enfin que, d'un point de vue institutionnel, l'ouvrage reflète la vitalité des équipes de recherche angevines dans la promotion des études de genre en France, puisque ce projet éditorial a vu le jour dans le cadre du programme « Genre et discriminations sexistes et homophobes », piloté par l'université d'Angers de 2014 à 2017⁵.

NOTES

1. Une seule contribution aborde en arrière-plan la société marocaine contemporaine.
2. Voir Éliane VIENNOT, *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin ! Petite histoire des résistances de la langue française*, Éditions iXe, 2014. Éliane Viennot est aussi l'initiatrice de la tribune pour la fin de l'enseignement de la règle de grammaire « le masculin l'emporte sur le féminin » <<http://www.slate.fr/story/153492/manifeste-professeurs-professeures-enseignerons-plus-masculin-emporte-sur-le-feminin>>.
3. Monique WITTIG, *La Pensée straight*, 3^e éd., Éd. Amsterdam, 2018 ; Judith BUTLER, *Le Pouvoir des mots : politique du performatif*, trad. C. Nordmann. Éd. Amsterdam, 2004.
4. Voir dans ce numéro l'analyse des travaux de Magali Guaresi par Chloé TARDIVEL, « Penser les mots du genre en histoire : l'apport des recherches linguistiques », p. 67-74, ici p. 67-68.
5. Ajoutons que sur les douze universitaires cités, huit sont rattachés à l'université d'Angers.

AUTEURS

CHLOÉ TARDIVEL

Chloé Tardivel est doctorante à l'université de Paris, sous la direction de Didier Lett, et rattachée au laboratoire Identités, Cultures et Territoires (ICT). Diplômée de l'université de Bologne, elle prépare une thèse sur l'Italie médiévale dans une perspective d'histoire sociale et du genre, intitulée *Des Paroles blessantes. Genre, identités sociales et violence verbale dans l'Italie communale (Bologne, XIV^e-XV^e siècle)*.